

Mise en garde

Jamais je n'imaginai écrire un texte sur l'ensemble de ma vie, tout est de la faute de Nasser Bakhti et de *Troubadour Films*. Il y a deux ans, Nasser me contacte en vue d'un entretien au cimetière à propos de la tombe et de la mort. L'échange se poursuit, mon interlocuteur gratte un peu dans mon histoire. Avec sa persuasion et probablement ma complaisance consciente ou inconsciente, j'accepte d'évoquer quelques épisodes, puis un peu plus et encore un peu plus et je capitule.

J'écris en parallèle et m'interroge sur la légitimité de parler de moi. À mon âge une telle démarche peut-elle exister sans amplification, emblématisation, censure? Quels combats ai-je menés à travers les étapes plus ou moins chaotiques de ma vie qui méritent d'être écrits? Est-ce abusif d'employer ce mot grandiloquent? Pourtant il y a bien eu combat autour de la vision du futur et de l'espérance, je le revendique, non pas l'espérance comme vertu théologique apprise au catéchisme, mais l'espérance avec ses naïvetés, ses perversions et aussi sa force et sa violence, particulièrement en ces temps nouveaux de désespoir et surtout comme remise en cause permanente de soi.

«*Et comme l'espérance est violente*» est un cri que j'emprunte à Claude Mauriac et en amont à Guillaume Apollinaire. Il m'engage à appliquer à moi-même ce que je réclamaux des étudiants chercheurs: «*Casse-toi! Il faut se casser pour retrouver l'étonnement, pour entrer dans la connaissance de soi.*» En suis-je encore capable? En dépit des catastrophes actuelles, de la planète qui étouffe et du coronavirus qui isole, de la désespérance qui saisit toute une série d'acteurs sociaux, j'adhère à l'espérance, elle a partie liée avec mon engagement de citoyen et de croyant. Dans l'Évangile, Nicodème demande à Jésus s'il peut renaître. La réponse vibre en moi: «*Nul, s'il ne renaît...*», il ne s'agit pas d'un retour au ventre de sa mère, mais de renaissance en esprit et en vérité. Je veux m'y efforcer.

J'ai demandé à ma nièce Marcia de travailler avec moi. Elle est mon co-auteur et une chance de réduire l'écart entre vérité et légende. ●

Mes petites confessions

Dans ma jeunesse, j'ai passé beaucoup de temps au confessionnal de notre église à demander pardon de tout ce que j'avais fait «*en pensées, en paroles et en actions*». Je croyais m'être guéri de ces pratiques. Néanmoins, il y a des bouts de mémoire qui me frappent en pleine gueule, comme une effraction. Le danger, à mon âge, c'est de dire: «*Ça va! Je m'arrange avec mon passé.*» Et pourtant, je laisse monter des secrets, des morceaux censurés, je relis mes carnets, les mots écrits dans des périodes plus ou moins dramatiques et j'y découvre une face noire.

Alors naît la quête d'une nouvelle vérité ou lucidité sur soi avec le désir d'avouer à soi-même et à autrui: «*Je ne suis pas celui que je crois être et je ne suis pas celui que vous croyez!*» Je connais aussi le risque d'inventer une autre légende de soi, un roman, une «*histoire*», comme le disait les vieux, mélangée de vrai et de faux en toute sincérité.

Et pourquoi transmettre encore une fois? Peut-être pour changer, si c'est encore possible, l'attitude face à autrui. En sachant mieux qui je suis, je peux tenter d'être un bon vieux plutôt qu'un vieux ronchon qui pense avoir toujours raison et se plaint sans cesse. ●

Dans ma jeunesse, j'ai passé beaucoup de temps au confessionnal de notre église à demander pardon de tout ce que j'avais fait «*en pensées, en paroles et en actions*». Je croyais m'être guéri de ces pratiques.

Néanmoins, il y a des bouts de mémoire qui me frappent en pleine gueule, comme une effraction. Le danger, à mon âge, c'est de dire: «*Ça va! Je m'arrange avec mon passé.*» Et pourtant, je laisse monter des secrets, des morceaux censurés, je relis mes carnets, les mots écrits dans des périodes plus ou moins dramatiques et j'y découvre une face noire.

Mes ancêtres

La naissance, les femmes et la mort 1938-1951

Je viens d'une société montagnarde et paysanne envers laquelle j'ai une dette incroyable. Ma vie entière et mon travail, de la vie en ville jusqu'aux Cafés Mortels, sont nourris par l'héritage reçu. Mon val d'Anniviers, aux moments difficiles des années de l'avant et l'après-guerre, connaît une crise économique et culturelle grave, un vieux monde se décompose en éparpillant des «restes» propices à de nouveaux «bricolages» — c'est le souvenir que j'en garde. Restes et bricolages marqueront toutes mes recherches de sociologue.

Ce monde-là m'a comblé de dons auxquels je dois tout: la passion du récit et l'écoute des histoires, les traces des anciennes communautés, la richesse du rire et de la farce avec l'impossibilité de se prendre au sérieux. L'attente et l'espérance d'un monde nouveau m'habitent encore aujourd'hui. Cette société de tradition cache en elle une grande dose de prophétisme vers la modernité et le salut.

Ce monde alpin, présenté parfois comme un bloc compact et conformiste, connaît de fortes diversités. Les villages diffèrent les uns des autres, l'histoire de chaque famille ébauche des modes de vie et contient des secrets insoupçonnés. De la mienne, très tôt paysanne et ouvrière, je veux dévoiler un peu, dans ces petites confessions, l'omniprésence massive des femmes, le poids d'une religion dogmatique, la dureté des conflits, le mélange de la peur et de la farce, l'importance de la chèvre parmi les animaux domestiques, les traces et les stigmates laissés sur le corps.

Il m'arrive aujourd'hui encore de dire, en parlant de ma famille: «*la tyrannie des femmes, je connais!*» Cela signifie beaucoup de vérités et quelques exagérations. Cadet de la famille, après quatre sœurs, on me considère comme l'enfant gâté, ce qui m'a toujours paru injuste. Ma naissance relève d'un drame. Geneviève, ma maman, née en 1897, n'aurait plus dû avoir d'enfant selon le médecin de Vissoie. Mais voilà que cette paysanne de montagne au terme d'une nouvelle grossesse doit être transportée à Lausanne pour subir une césarienne, opération grave à l'époque. Je survis et reçois un baptême d'urgence avec une marraine de procuration, Thérèse, ma sœur aînée. Nous revenons



Le dernier petit Bernard avec sa mère Geneviève Crettaz et ses quatre sœurs (de g à d) Simone, Charlotte, Marcelle et Thérèse. Photographie 1939. (Collection privée BC)

au village sains et saufs, mais j'éprouverai en continu le récit de ma naissance problématique. J'entendrai jusqu'à la fin les reproches de ma mère: «*J'ai risqué de mourir à ta naissance et tu m'as fait souffrir toute ma vie!*» Mon existence ne correspondait en rien à ses souhaits. Comme mon père est ouvrier à l'usine d'eaux de Vissoie, ma mère se comporte en vraie «*mama*» paysanne dirigeant tout, organisant la vie de chacun et exerçant un pouvoir absolu que nous n'avons jamais osé contester. J'ai aimé cette mère autoritaire. Elle m'a chéri plus que tout et l'a souvent répété. Il a fallu pourtant régler mes comptes avec elle, ce que j'ai fait un jour sur sa tombe. Depuis ce rite, dans ce lien mystérieux des vivants et des morts, elle m'accompagne en réconciliation.

Avec mes parents, Pierre et Geneviève, mes sœurs, Thérèse, Charlotte, Simone et Marcelle, nous sommes considérés comme une famille modèle du village. Nous obéissons entièrement aux ordres d'une religion dogmatique qui couvre tous les aspects d'une vie publique et privée. Mais derrière la façade, et comme dans toutes les maisons, que de secrets et de conflits! Je suis obsédé par les bagarres familiales et j'interroge toujours ma sœur Marcelle en ouvrant la porte de la cuisine: «*Se sont-ils chicanés?*» Ma sociologie des conflits est certainement née de cette obsession enfantine, tout comme mon somnambulisme qui me pousse parfois à fuir pendant la nuit.

C'est dans ce cadre familial que je reçois ma première initiation sexuelle. Thérèse, l'aînée, sous l'influence de l'Action catholique naissante, me raconte une histoire incompréhensible d'abeilles, de semence et de pollen. En revanche, grâce au catalogue Jelmoli volé à mes sœurs, je m'initie et je rêve en feuilletant les pages réservées aux sous-vêtements féminins. Et quand le carton Jelmoli arrive par la poste, je scrute la facture à la recherche de secrets. J'y découvre un jour la rubrique «*bande hygiénique*». Pour résoudre l'énigme, j'interroge mes sœurs. Elles refusent de me répondre et me renvoient chez ma mère. Geneviève trait les vaches, j'entre à l'écurie et lui pose ma question. Je dois m'y prendre à trois fois. En bref, elle m'apprend qu'il y a: «*des choses que les petits garçons ne doivent pas savoir et à trop insister, ils peuvent bien se ramasser une gifle!*» Je découvre ainsi l'interdit lié au sexe des femmes. Il y aura encore Tito, Franco, Staline, des taureaux en pension et en action dans notre étable. J'observe le moment de l'accouplement et surtout j'entends un jour les commentaires des femmes sur les performances sexuelles: «*Ah! si seulement mon mari faisait comme Staline!*» Le secret s'amplifie.

Que de mystères donc dans cette maison avec une cuisine et deux chambres, la première pour mes parents, la seconde pour les cinq enfants. Lorsque Marcelle, ma dernière sœur, se marie, mon père me prévient: «*J'ai quatre filles qui se sont mariées vierges et j'espère que tu en feras de même.*» Une question demeure sans réponse: comment connaissait-il la virginité supposée de mes sœurs?

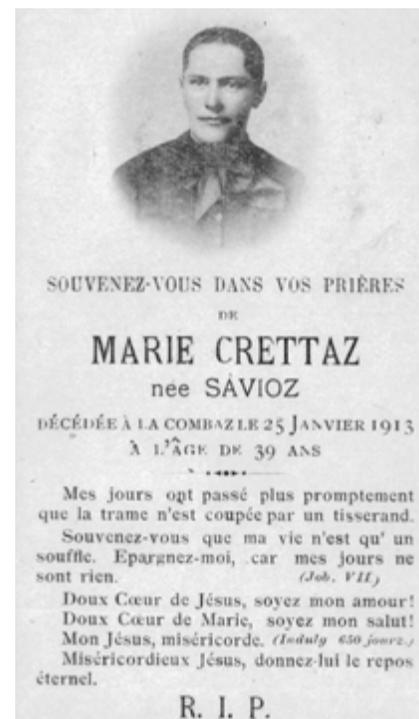
Une autre question plus vitale se pose à moi: comment donc me situer et m'affirmer dans cette omniprésence du monde des femmes? Une issue de secours pointe à l'horizon, la découverte de la parole et de la voix. J'apprends en secret des textes volés dans des revues et les déclame devant mes sœurs. Elles sont charmées et admiratives. C'est une sorte de salut pour un homme qui, déjà enfant, se sent mal foutu physiquement et découvre ce qu'il fera fructifier durant toute sa vie: le pouvoir sur les femmes de la parole et de la voix.

Dans cette vie «*d'enfant gâté*» qui cherche à dissimuler si souvent ses peurs, ses angoisses, ses tristesses, je ne peux oublier le sens du rire et de la farce. C'est l'une des transmissions les plus riches de ma société, l'œuvre d'abord de mon père puis d'un grand ami, Joseph Savioz. Les deux m'ont initié à la farce, un mode d'existence salvatrice.

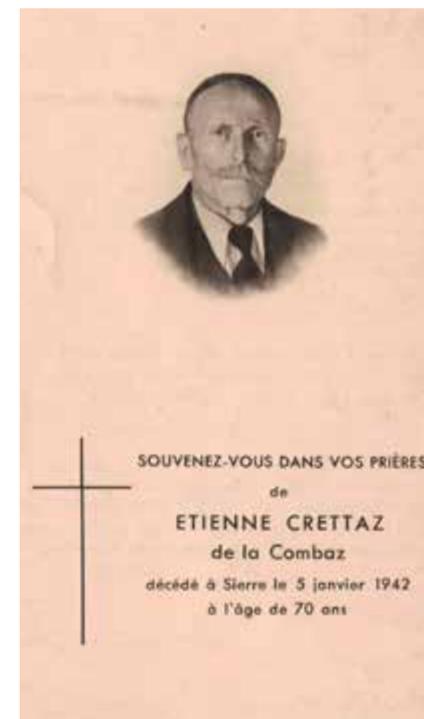
Et puis il y a la présence de nos animaux domestiques: vaches, chèvres, cochons, poules et quelquefois moutons. J'entretiens un lien particulier avec les chèvres si importantes pour le lait de l'été.

On me confie très tôt la tâche de les mener au pâturage. Je suis seul ou parfois avec d'autres et je conduis le troupeau dans ce lieu retiré qui s'appelle la «*Coi*», c'est là que je prie souvent et très tôt pour ma vocation religieuse. Je me pose près d'une grange-écurie où ma grand-maman Marie s'est suicidée en 1925. Peu à peu, je découvre de graves secrets de famille qui m'habitent encore aujourd'hui.

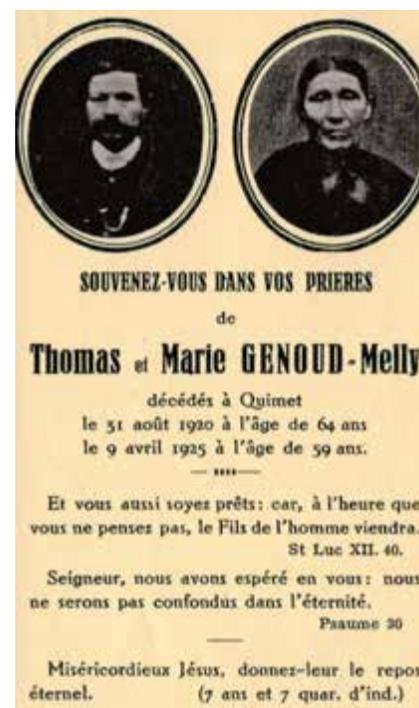
Avec le recul, je retiens de cette enfance un aspect essentiel: ce monde en transition, mais largement fondé sur la tradition se tourne vers l'avenir. Il y a une attente de changement, de modernisation et de mieux-être. Le progrès se manifeste pour mes parents au travers de composants concrets: l'électricité, le robinet d'eau à la cuisine, l'assiette en porcelaine, le couvre-lit pour la chambre à coucher. Derrière tout cela, une révolution s'annonce, la naissance de la vie privée et l'avènement du sujet individuel.



Marie Crettaz née Savioz (1874-1913),
décédée à la Combaz le 25 janvier 1913
à l'âge de 39 ans. Photo mortuaire de ma
grand-mère. (Collection privée BC)



Etienne Crettaz de la Combaz (1872-1942),
décédé à Sierre le 5 janvier 1942
à l'âge de 70 ans. Photo mortuaire de mon
grand-père. (Collection privée BC)



Thomas (1856-1920) et Marie Genoud-Melly
(1866-1925), décédés à Cuimey (Quimet)
le 31 août 1920 à l'âge de 64 ans et le 9 avril
1925 à l'âge de 59 ans. Photo mortuaire de
mes grands-parents. (Imprimerie Bethléem,
Immensee. Collection privée BC)

Tous ces éléments s'accompagnent d'une individualisation villageoise par l'amélioration des routes, des places, des moyens de transport, par l'embellissement des fontaines et des maisons. Bientôt on assistera à l'aménagement de la salle de bains et à la multiplication des géraniums. Il faut noter ici avec force et contre beaucoup d'idées reçues que les paysannes figurent en tête de ces changements. Dans l'émancipation des femmes, elles jouent un rôle majeur. Ma mère Geneviève dénonce durant toute sa vie l'injustice faite aux femmes estimant qu'elle-même et ses compagnes auraient bien mieux géré les communautés et communes que les hommes, il y a un avant-gardisme de ces femmes-là qui reste à étudier et à découvrir.

Mais la marche vers la libération des femmes se voit sans cesse contrecarrée par le pouvoir absolu du curé. Selon lui les femmes doivent être soumises à leur mari même en cas de violences conjugales. Au début du XX^e siècle, notre curé publie du haut de la chaire le nom des filles-mères promettant ainsi à ces femmes et à leurs enfants bâtards une sorte d'excommunication sociale. Le curé s'attribue le catéchisme pour les futurs mariés, contrôle les lectures et livre une lutte sans relâche contre la danse qui se pratique dans les mayens ou lors de descentes en plaine pour le travail des vignes. Nos corps portent les stigmates de ces mutations entre habits rapiécés et nouveaux vêtements achetés en ville surtout pour les rites religieux.

En Anniviers, nous parlons une sorte de francopatois: nos parents s'adressent à nous en patois, nous les vouvoyons et devons leur répondre en français, car nous n'avons plus le véritable accent. Nous, les garçons, mettons au point peu à peu les règlements de compte entre mecs par les coups et les bagarres. Notre éducation musicale s'alimente à l'orgue de l'église, aux fifres et tambours, à l'accordéon, à la musique à bouche et à la fanfare villageoise.

À 82 ans aujourd'hui je mesure à quel point mon entrée dans la vie est schizophrénique entre l'appartenance aux vieilles communautés, la croyance religieuse sans possibilité de doute et la naissance du désir d'un monde nouveau, la séduction féminine interdite, l'accès à un univers de liberté.

De l'enfance à l'adolescence, je vis des rites de passage performants pour la fabrication de vrais machistes et le vêtement en désigne les étapes. Enfant, nous portons des culottes courtes, adolescents, des

À 82 ans aujourd'hui
je mesure à quel point
mon entrée dans la vie
est schizophrénique entre
l'appartenance aux
vieilles communautés, la croyance
religieuse sans possibilité
de doute et la naissance du désir d'un
monde nouveau,
la séduction féminine
interdite, l'accès à un univers
de liberté.



Mes parents : Geneviève Crettaz née Genoud (1897-1991) et Pierre Crettaz (1897-1982).
Photographie historique vers 1930. (Collection privée BC)

pantalons mi-longs — en patois «*tsassuget*» — pour atteindre enfin le statut de «*tsassuk*» celui de l'homme, le vrai, qui porte les pantalons dans sa maison.

D'autres rites encore mêlent étrangement le moderne et l'ancien. C'est ainsi que je subis comme mes copains l'affrontement de la mort et des morts par la traversée du cimetière durant la nuit. L'épreuve consiste à marcher dans toute la longueur du cimetière, au ralenti, pour prouver sa maîtrise de la peur des morts. Je gagne cette épreuve que j'organise ensuite pour les plus jeunes. Cette soumission à la tradition s'accompagne parfois de gestes de transgression. Je me souviens d'un soir de Fête-Dieu lorsque nous, les adolescents du village de Vissoie, entonnons l'Internationale sans savoir qui nous l'avait apprise. Par contre j'assume très tôt une fonction pratique éminemment valorisée par les adultes. Une petite communauté se constitue au village pour ramener du Comptoir suisse de Lausanne une machine à confectionner des boîtes de conserve, une révolution culinaire! Elle permet de maintenir l'ancienne boucherie de nos animaux domestiques et introduit une nouvelle conservation de la viande. Je suis initié à la fabrication de ces fameuses boîtes de conserve en aluminium. Quelle fierté!

Deux épisodes de l'enfance vont encore me marquer pour la vie. Je me souviens que chaque année les caves du village s'ouvraient pour les autorités militaires à la tête des écoles de recrues dans la vallée; un jour, j'accompagne mon père dans sa cave pour une telle réception, c'est un honneur pour lui, il a découpé la meilleure viande séchée, le plus beau jambon et il est surtout fier de servir son vin vieux. Quand ces hauts gradés quittent la cave, j'entends les commentaires de certains, ils trouvent bien dommage que ces paysans ne prennent pas la mesure de la mauvaise qualité de leur vin. Un autre souvenir me revient. Nous sommes à Zinal pour les foins, je vais rejoindre mes parents au pré, je porte la faux à l'épaule et des touristes me photographient. Ils m'observeront aussi plus tard dans mon travail de muletier pour la cabane du Petit Mountet, ils chercheront à savoir comment le berger allume son feu. Nous étions souvent exposés dans des revues et sur les tourniquets de cartes postales.

Dans ma chair, je sens le mépris citadin; dans ma tête, je décortique l'ambiguïté entre ville et montagne, entre dédain et sublimation du paysan et cette colonisation urbaine me mobilise. Les thèmes majeurs de mon travail émergent de ces expériences précoces. ●



Départ en ville

Le départ en ville, l'expérience du petit séminaire et du collège 1951-1959

En débarquant à Sion, j'inaugure un premier contact avec plusieurs réalités étrangères: la ville, l'internat, les études, des inconnus.

Mais avant tout, quitter Vissoie, quitter mon milieu c'est endosser le problème du villageois qui devient citadin et change de statut social.

Comment a été prise la décision de m'envoyer au petit séminaire et au collège? Je ne me souviens plus très bien et j'imagine que plusieurs éléments ont dû se combiner. Je suis le seul fils après quatre filles, on nourrit donc des ambitions pour moi et on est prêt à faire des sacrifices. Pense-t-on ou espère-t-on à l'époque que je puisse un jour devenir prêtre?

Le statut du petit séminaire est clair et je le pressens d'autant plus en relisant une lettre adressée à ma mère pour sa fête.

J'avais alors dix-sept ans et je lui écris qu'elle aurait bientôt l'honneur d'avoir un fils prêtre.

Femmes en Anniviers, la maman de B. C. au centre - Photographie historique vers 1950. (Collection privée BC)

Ma famille n'est pas seule à prendre la décision. Il y a également l'instituteur et le vicaire. Pour l'instituteur, Euchariste Massy, pouvoir envoyer quelqu'un au collège représente un honneur, il se voit ainsi récompensé, il a fait du bon travail, ses élèves sont intelligents. À l'école primaire, je passe pour un enfant intelligent. Ce n'est pas difficile, je suis le seul de mon année et entouré de camarades qui « s'en foutent » royalement de l'école. Euchariste m'a poussé à travailler plus que les autres et en fin de compte je deviens le produit d'un mécanisme de sélection villageoise, mon intelligence n'a rien à voir ou très peu dans ce départ. D'autres ont été embarqués par des religieux qui à l'époque font une véritable razzia: les Chanoines du Grand-Saint-Bernard, les Capucins, les Pères-Blancs, les Rédemptoristes et bien d'autres.

Après l'instituteur, le vicaire, il joue un rôle central. Notre vicaire Paul Masserey, un saint homme, comparé d'ailleurs souvent au curé d'Ars, se préoccupe en particulier de susciter des vocations sacerdotales et rejoint ainsi les multiples injonctions de l'Église sur l'importance des vocations et le bonheur d'une famille d'avoir un fils prêtre. Masserey me repère, traite avec mes parents, s'entend avec l'instituteur pour m'envoyer au collège. En amont, il me dispense des cours particuliers, un entraînement à l'analyse grammaticale et logique, aux accords des participes passés, aux calculs de mathématiques. Dès la fin de l'hiver et pendant tout le printemps, je dois me rendre au vicariat, un lieu sinistre. Quel honneur pour ma famille, ce départ à Sion, entrer au collège c'est bien plus prestigieux que d'être recruté par les ordres religieux. Une fois de plus la famille Crettaz se pose en modèle.

Le jour d'examen, le vicaire m'accompagne, il connaît Sion, les professeurs, le collège. Il peut mieux que personne m'introduire dans ce milieu. Pourtant je rate cette épreuve, c'est le vicaire qui reçoit la nouvelle et la transmet à mes parents. Il est hors de question de renoncer, je me représente donc l'année suivante accompagné cette fois par mon père, un enfant de treize ans ne se rend pas seul en ville. Nous sommes à Zinal lorsque les résultats arrivent par téléphone — un seul au village. C'est tard, pourtant notre mère nous sort du lit, nous nous mettons à genoux pour prier le rosaire en signe de remerciement. Avoir réussi c'est d'abord bénéficier de l'aide d'en haut, une vraie bénédiction. Et moi, à l'époque, je crois sincèrement avoir « la vocation » et je me sens « appelé ».



Bernard Crettaz avec sa soeur Charlotte vers les années 1942. (Collection privée BC)



Bernard Crettaz avec sa soeur préférée Marcelle vers les années 1947. (Collection privée BC)

Après la bonne nouvelle, la préparation du trousseau s'effectue selon les prescriptions fournies par l'internat. On achète et tricote tout ce qu'il faut, on coud les initiales — B.C. — j'en garde d'ailleurs aujourd'hui encore quelques reliques.

C'est la rentrée, mes parents m'accompagnent pour « *me passer* » à Sion comme on le disait en Anniviers. Ils rangent mes affaires dans l'armoire et préparent mon lit dans l'immense dortoir pour quarante garçons. Je fais la connaissance de mes premiers camarades, dont deux Anniviards plus âgés qui me prennent en charge, je subis aussi le moment de l'entrevue avec le directeur, M. Barman.

Je garde un souvenir pesant de mes parents à Sion le jour de la rentrée, mais aussi à d'autres occasions. Une expérience qui suscite en moi des sentiments peu avouables. Eux viennent de la montagne, leurs habits, leurs manières, leur langage — que je partage d'ailleurs — nous mettent en décalage. Je sens mes parents proches de moi et étrangers dans ce milieu, comme moi. Il m'arrive d'avoir honte et surtout de me sentir coupable de cette honte alors que je leur dois une reconnaissance infinie, ils ont tout fait pour moi, ils se sont sacrifiés pour moi, ils sont moins aisés que les parents de la ville.

Dès ce premier départ du village et aujourd'hui encore je me sens à la fois si proche d'Anniviers et si lointain. Au retour de l'internat, je crains de revoir les gens du pays, ils me font remarquer que je ne suis plus des leurs et pourtant je ne fais pas le malin d'être à Sion. J'évite l'affrontement, je fais des détours pour aller à l'église, je deviens sauvage. En plus, je suis mieux habillé que les autres et ça me gêne. Je me souviens de l'histoire du manteau. Durant mes trois premières années d'internat, nous ne sommes que trois ou quatre collégiens à ne pas en posséder. À Sion ça me fait honte. Un jour, je reçois celui de mon beau-frère Jules Crettaz, il avait étudié à l'école normale. C'est un manteau démodé en ville et les collégiens s'en moquent, les autres à Vissoie rient de moi quand je le porte. Je deviens un faux paysan au moment même où la paysannerie de montagne montre des signes d'effondrement. Mes comportements changent, je pars faucher plus tard que les autres parce qu'avant j'assiste à la messe, une règle obligatoire pour un séminariste.

À l'internat, dans ce petit séminaire du Sacré-Cœur qui doit préparer au futur rôle de prêtre de paroisse, je suis souvent seul, je me sens

Et moi, à l'époque,
je crois sincèrement
avoir "la vocation"
et je me sens
"appelé".

mal dans mon corps. Une troupe scoutie naît, je deviens chef, l'expérience ne sera pas marquante. C'est une période morbide, pleine d'interdits, sans distance possible et sans moyen de défense. Je me souviens de ces promenades du dimanche, en rang, avec un surveillant et tellement horribles si par malheur on croisait les filles de l'école normale ou celles de l'orphelinat. Quatre fois par jour, nous effectuons le trajet entre l'internat et le collège avec interdiction d'aller en ville. Pour le temps des récréations, on nous recommande une visite à la chapelle et un moment d'adoration au Saint-Sacrement. Chaque semaine nous nous rendons chez les Capucins, à deux pas de l'internat, pour la confession obligatoire. Le grand péché, c'est évidemment la masturbation et à chaque confession, il s'agit d'avouer le nombre de fois «*en pensées, en paroles et en actions*». Sans cette précision, pas d'absolution! J'avais vite compris avec les autres qu'on était gagnant à en dire beaucoup. Lors d'une conférence publique récente j'évoquais la nécessité d'une recherche: «*Qui écrira un jour l'épopée de la branlette dans les Alpes?*»

30 Heureusement, il y a la pause de l'été. Comme uniques vacances, je pratique la haute montagne en devenant porteur puis aspirant-guide. Je suis dans les hauteurs lorsqu'on me téléphone de Vissoie. Il faut que je rejoigne l'alpage de Tracuit, une vache est malade, c'est urgent de l'amener au village. En chemin avec cette vache que j'aime beaucoup, je croise deux copains de Sion en voiture avec une fille, ils s'arrêtent et rient de ma situation. Quelle honte! Un faux paysan face aux miens, un faux paysan face à mes nouvelles connaissances de la ville!

La haute montagne ne sera pas mon seul salut, car je suis amené à remplir un rôle d'animation — ce mot n'existe pas encore chez nous. Je prends une place grandissante pour organiser fêtes et théâtres. Avec d'autres de la vallée, je fonde «*Les compagnons de la Navizence*», une troupe de théâtre toujours active aujourd'hui. Plus tard on m'attribue le titre de major de table de mariages. J'ai à mon actif plus de cent soixante célébrations.

De mes études au collège de Sion, je garde des souvenirs mitigés entre professeurs folkloriques — prêtres et âgés pour la plupart — et jeunes enseignants laïcs aux compétences exceptionnelles. Ces études me donnent un goût encore très actuel pour la philosophie, une absence d'intérêt pour les langues modernes — nous les petits séminaristes devons privilégier le grec et le latin — un vide abyssal

d'initiation musicale et le sentiment d'être en total décalage avec la culture de mes copains de la ville. Depuis l'enfance, eux ont accès à une littérature qui m'est interdite. Je réussis malgré tout à me procurer *L'Art d'aimer* d'Ovide, l'exploit arrive aux oreilles du Recteur, il me convoque dans son bureau et me menace d'exclusion si je ne me sépare pas de cette lecture érotique. Voilà comment la lecture d'Ovide continue aujourd'hui à me marquer. Le deuxième souvenir, paradoxal pour un paysan, touche à une nouvelle découverte du poids de la parole. Lors d'exposés oraux, je suscite l'admiration de mes condisciples, ils n'en reviennent pas de l'éloquence du petit montagnard. Après mes sœurs, après les invités aux noces, j'acquiers un nouveau public et le succès obtenu agira comme un coup de fouet sur mes talents oratoires.

Enfin la dernière épreuve arrive, la plus redoutable: l'examen de maturité. Dans ma classe c'est l'hécatombe, une faible minorité réussit cet examen. Le soir même je téléphone à mon père pour lui annoncer l'obtention de la «*matu*». J'entends encore sa réaction: «*C'est le plus beau jour de ma vie!*» Cette réussite me rend aussi heureux, mais je ne me suis jamais départi du sentiment d'injustice vis-à-vis de tous les Anniviards de mon village infiniment plus intelligents que moi et qui aujourd'hui encore expriment le regret de ne pas posséder ce sésame. ●



Bernard Crettaz avec son professeur de grec vers les années 1954-1955. (Collection privée BC)



Ma « vocation »

Le grand séminaire et le drame de ma « vocation » 1959-1961

Cette expérience constitue probablement l'une des plus fondamentales de ma vie, pourtant il ne me reste plus grand-chose d'explicite. Est-ce oubli, rejet, refoulement, annulation ? Dans ce lieu, tous mes absolus se projettent : Dieu, la foi, le sacerdoce, le célibat, la certitude d'avoir la vocation. Depuis mon enfance, je vis avec l'image et l'autorité du prêtre et comme enfant de chœur, dans la proximité de ses gestes. Cet homme incarne la présence de Dieu, la morale, l'autorité, la médiation, le renoncement, la voie de sainteté, mais aussi la culture et l'instruction si rares en milieu rural. Seul, en retrait par rapport aux autres, mais au-dessus d'eux détenant le pouvoir de Dieu sur les êtres humains. Un personnage à la fois sacré et humain qui me marque depuis ma plus lointaine enfance. Il me faut le hurler : je suis alors certain d'avoir la vocation et, au moment d'être éjecté du grand séminaire, s'ouvrira une blessure intérieure qui peine à se cicatriser. Je me croyais appelé au sens évangélique et Dieu ne veut pas de moi. C'est l'énigme de ma vie.

Au plan concret, après m'être inscrit auprès de Monseigneur Joseph Bayard, vicaire-général et directeur du grand séminaire de Sion, je me rends à Saint-Maurice chez les sœurs de Saint-Augustin pour commander trois soutanes et une pèlerine d'hiver. Des gestes drôles, détendus, mais un événement lorsque les soutanes arrivent à Vissoie. La famille tient enfin son prêtre. Aujourd'hui encore je m'interroge sur ce processus «*d'ensoutanement*». Qui ai-je été pour m'emprisonner dans cette robe noire? S'y dévoilent probablement ici des symboles du féminin et de la mort. La morale sexuelle surgit dans une absolue sévérité. Il s'agit de maîtriser la totalité des pulsions. Entre séminaristes, nous échangeons longuement sur nos éjaculations — «*polutio nocturna*». Si la pollution se manifeste pendant la nuit alors nulle trace de péché, mais la responsabilité de la faute varie si on se réveille au moment du plaisir ou si dans un semi-sommeil on le stimule, on lui donne un léger coup de main par un geste approprié. Pour notre professeur de morale, il vaut mieux dans ces cas-là prendre le chemin de la confession.

34 Ce même professeur nous soumet d'autres interrogations sur le plan sexuel. Quel est, par exemple, le meilleur comportement à adopter par le prêtre lors d'une visite à la femme malade alors qu'on est conscient de la moiteur dans la paume de sa main propice à susciter une excitation érotique. Une réponse en cinq points. Un: frapper avant d'entrer dans la chambre de la malade pour garantir de sa part une tenue correcte. Deux: ouvrir la porte en se tournant vers le bénitier tout en ayant conscience de son absence probable. Trois: affronter la question si difficile, toucher ou non la main de la malade. Il vaut mieux, assure notre professeur, ne pas saisir cette main moite et dangereuse. Quatre: prendre une chaise et l'orienter de manière à ce que notre regard porte à la fois sur la femme et sur l'extérieur. Cinq: après un entretien de durée mesurée, prendre congé avec une retenue semblable à celle de l'arrivée. Avant le coucher, notre père spirituel participe au renforcement de cette érotisation des situations, il répète inlassablement le message: «*Vous devez traverser un incendie sans vous faire brûler!*»

Lors d'une hospitalisation, j'expérimente le pouvoir de la soutane. Je dois me rendre à l'hôpital de Sion afin d'être opéré des amygdales. J'y vais avec mes vêtements civils, la plupart du temps usagés, voire rapiécés. À la réception, on me prend pour un va-nu-pied et on m'installe dans une chambre au sous-sol occupée par une



Bernard Crettaz, en soutane, au grand séminaire de Sion vers 1960. (Collection privée BC)

35 dizaine de personnes vieillissantes. Après l'opération, la mère supérieure de l'institution surgit en fureur dans la chambre en m'interrogeant: «*Êtes-vous l'abbé Crettaz?*» Aussitôt on déménage mon lit et celui d'un collègue quelques étages plus hauts, en pédiatrie. Malgré la suroccupation de l'hôpital, on compresse des lits pour nous accorder une place de choix. Les repas seront ensuite accompagnés de services en argent, deux sœurs veilleront sur nous et je sens encore aujourd'hui l'ambiance érotique entre elles et nous deux, jeunes nonnes et futurs prêtres. Heureusement alors, personne ne se laisse aller à des gestes susceptibles de nous amener au péché mortel!

Durant les vacances d'été de 1962, j'aide ma sœur Thérèse à l'office de poste de Zinal qu'elle reprend à la suite du décès de son mari Jules. Cet été-là, mon exigence de pureté en prend un coup. Au Café de la Poste, la nouvelle sommelière irradie. Je suis hypnotisé par sa minijupe et ses seins paralysent mes cordes vocales. Aux juke-box, Dalida fait chanter les bateaux avec *Les enfants du Pirée*, je tombe amoureux,

elle aussi. Sa position est limpide: «*Laisse tomber cette soutane et partons ensemble!*» Je recule: «*Arrière Satan!*» La jeune femme détourne le regard et mon calvaire commence à la vue des hommes qui, les jours suivants, rejoignent mon amoureuse dans sa chambre sans conscience du péché.

Je poursuis mon séminaire une année encore, mais le doute enfle, je pense au fond de moi ne pas être fait pour le célibat. J'entreprends des démarches pour voir clair. Les écrits de Maurice Zundel me marquent. Je lui rends visite à Ouchy dans la ville de Lausanne. Le prêtre m'écoute. Il m'apprend qu'il a frôlé de graves sanctions de Rome et m'assure d'une voix si douce que le Dieu auquel je crois n'existe pas, il m'encourage à le chasser de ma tête. À la fin de notre entretien il dit encore à peu près ceci: «*Je ne peux pas vous dire s'il y a un autre Dieu que celui auquel vous croyez, mais s'il existe il vous fera signe!*» Je le quitte en pensant avoir rencontré un prêtre fou et pourtant les mots de Zundel s'impriment à jamais dans ma vie: la tentation de se fabriquer un faux dieu est permanente.

J'abandonne le séminaire. Je sens mon corps s'ouvrir à la totalité du monde et découvre la liberté du regard sur les femmes. Aujourd'hui encore je suis nostalgique de cette sensualité infinie. Je naissais au monde!

Deux épreuves m'attendent. Il faut d'abord avertir mes parents de ma décision et prendre la mesure de ce choix. Pour le reste de mes jours et pour toute une génération en Anniviers je serai toujours un ex-curé raté. J'y vais à petits pas et parle à mes parents d'interruption provisoire, ils ne seront pas dupes et comprennent vite que mon choix est irrévocable. Dans une lettre, mon père écrit: «*Tu as fait pleurer ta mère toute ta vie, j'espère que ce sera la dernière fois!*»

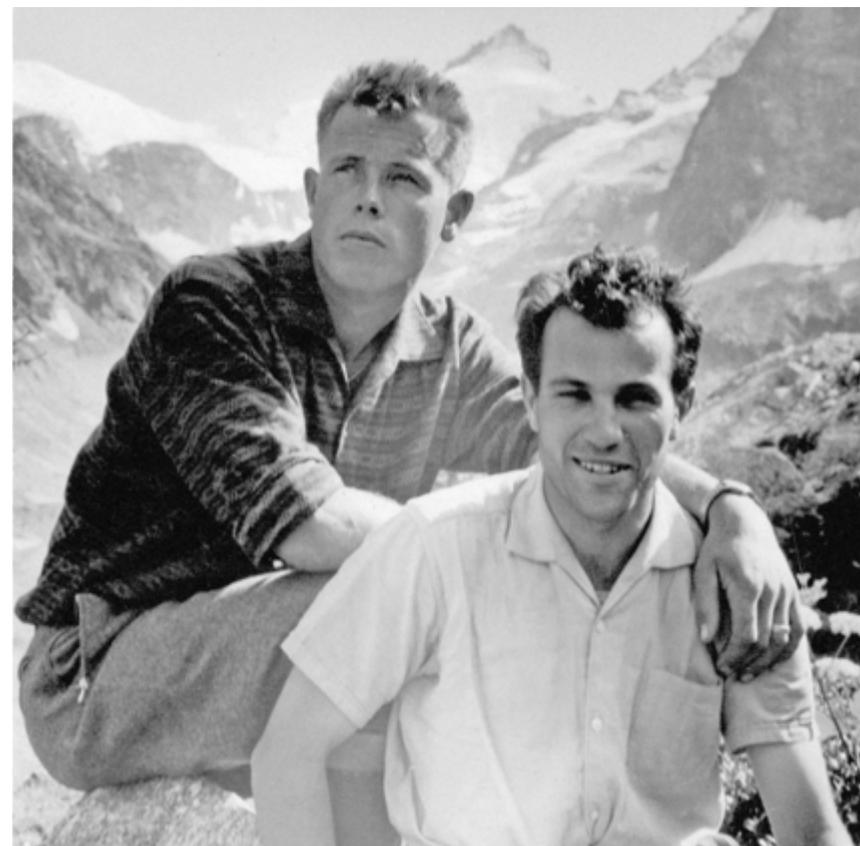
La seconde épreuve me ronge à l'intérieur et en permanence, pourquoi Dieu n'a pas voulu de moi? Le poids de cette question me conduira bien plus tard à des démarches clandestines auprès d'évêques en rupture avec Rome pour solliciter un sacerdoce secret alors même que je suis divorcé et remarié.

Vis-à-vis du grand séminaire de Sion, j'ai deux dettes. La première concerne les professeurs et la qualité de leur enseignement en philosophie et en théologie, avec des cours en latin. Je ne retrouverai plus jamais un tel niveau d'excellence, ni dans mes études universitaires, ni

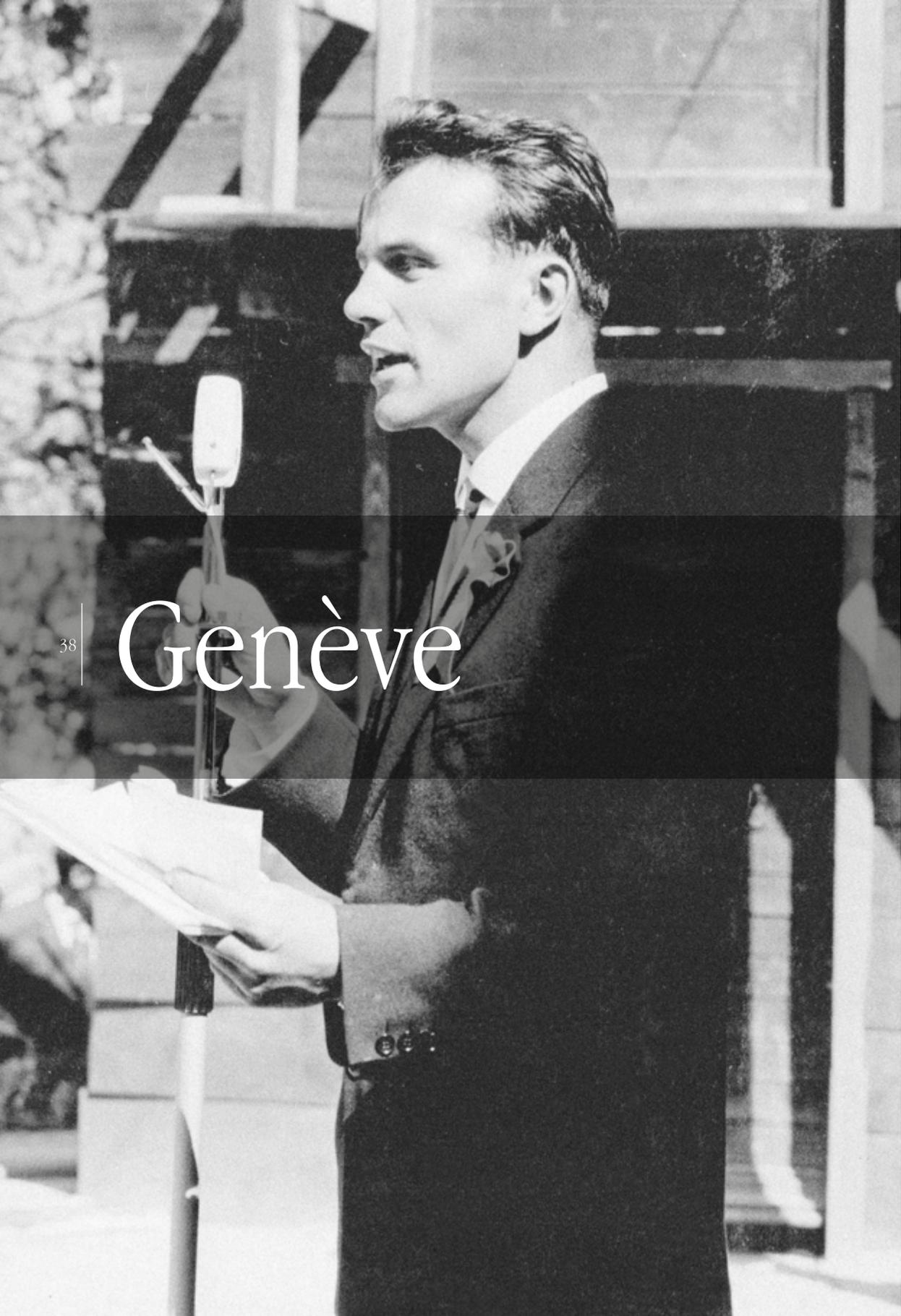
ailleurs. La seconde dette touche au développement de mes talents oratoires. Je me distingue lors de sermons-exercices et certains professeurs voient en moi un futur grand prédicateur. Mai 68 me donnera l'occasion d'en faire la preuve.

Je quitte le grand séminaire avec une fascination pour le théologien Karl Rahner, pour le savant Pierre Teilhard de Chardin, suspect dans l'Église, pour le lire j'ai dû demander une autorisation à l'évêque de Sion. Avec Maurice Zundel, ils deviennent mes références théologiques de base.

Enfin, une énigme demeure et continuera à me peser. Chaque mois, l'évêque, Monseigneur Adam, se promène avec un séminariste. À l'issue de cette promenade il nous regarde longuement dans les yeux et s'adresse au futur prêtre en disant: «*Dieu, vous aime tout spécialement*». Alors... Dieu a-t-il cessé de m'aimer, moi, Bernard, libéré et éjecté de la prêtrise par l'impossibilité d'assumer le célibat? ●



Bernard Crettaz, aspirant guide de haute montagne, avec le guide Louis Épiney. Photographie des années 1960. (Collection privée BC)



La ville, la révolution, l'espérance et ma passion pour Genève 1961-1975

J'ai 25 ans, la vocation c'est fini, je décide de quitter le Valais et de m'envoler pour Paris, direction la Sorbonne. Mes lectures m'y amènent, l'exemple d'un prêtre valaisan, Jean Anzévui, aussi. Durant les cours de sociologie au grand séminaire dispensés par un professeur absolument réactionnaire, j'ai senti souvent le désir d'empoigner ce domaine, d'y aller à fond, un besoin d'autant plus pressant qu'on vit alors dans le bouleversement de Vatican II. Je rassure mes parents et me rassure en tirant les fils entre la prêtrise et la sociologie si jamais... personne n'y croit. À la Sorbonne, une grosse déception m'attend: l'exigence d'une propédeutique latin-grec de deux ans, c'est impensable pour moi, j'en ai soupé de ces langues mortes.

Je m'adresse alors à l'Institut catholique de Paris — *la Catho* —, ouf! mon parcours rend possible des études de sociologie. Il s'agit ensuite de trouver un logement.

Bernard Crettaz, homme de la parole à Vissoie.
Photographie vers 1965. (Collection privée BC)